Ami du Clergé du 2-9 décembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Avent. — « Les obstacles à l'avènement du Seigneur » : IV. La peur de l'effort, 393. — V. Noël, « Noël, Noël », 395.
Veillée de Noël. — Avec la Vierge Immaculée, 397.
Fête de Noël. — Jésus le Libérateur, 400.
Le Prêtre et l'Action Catholique. — IV. Les idées maîtresses de l'Action Catholique (suite), 402.
Petits prônes sur les Commandements. — 6e et 9e Commandements de Dieu : V. Obligation de la chasteté et Etats de vie, 406.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XLIII. L'onction des malades, 407.

AVENT

LES OBSTACLES A L'AVENEMENT DU SEIGNEUR

4e Dimanche de l'Avent

IV

LA PEUR DE L'EFFORT

« *Les chemins raboteux seront aplanis* » (Isaïe, XL, 4).

Principaux obstacles à l'avènement spirituel du Seigneur : l'indifférence, l'orgueil, la déloyauté. Mais il en est d'autres et de toutes sortes suivant les tempéraments, les situations, les âges... Si on ne s'attaque à les faire disparaître les uns et les autres, c'est qu'on a peur de l'effort. Le message d'Isaïe nous invite, en finissant, à cet effort nécessaire : *les chemins raboteux seront nivelés.*

Nous ne naissons pas sans défauts, si heureuse que soit notre nature. Il y a en nous une tendance instinctive au mal, suite du péché originel, qui se manifeste chez les uns d'une façon, chez les autres d'une autre. Nous abandonner à nos mauvais penchants, c'est assurément aller à notre perte. De là s'impose à nous la nécessité de réagir, de faire effort, de tendre notre volonté pour aplanir les voies du Seigneur.

La peur de l'effort, voilà donc un nouvel obstacle à supprimer si nous voulons que le Seigneur vienne, qu'il vienne librement, qu'il vienne et se communique à nous à son gré. Voyons donc *ce qu'est* cette peur de l'effort, *les dangers* qu'elle fait courir, *les remèdes* à lui opposer.

I. — *Sa nature*

Cette peur de l'effort est un mélange en nous de sensualité et de paresse. Elle craint ce qui est gêne, et paralyse notre activité. Chez les chrétiens elle est la mère de la tiédeur.

Dieu nous a faits pour le travail, non seulement pour le travail manuel, mais aussi pour le travail de l'esprit et de la volonté. Il ne nous a pas donné que des bras, mais encore l'intelligence et le vouloir. S'il est vrai de dire que l'oiseau a des ailes pour voler, il est tout aussi vrai d'affirmer que l'homme a une intelligence pour s'instruire et une volonté pour se perfectionner. Cette loi du travail pour notre perfectionnement est donc antérieure à la chute de nos premiers parents. Elle est inscrite dans notre nature. « Dieu plaça l'homme dans le paradis de délices pour y travailler et le garder » (Gen., III, 19).

Dans l'hypothèse d'une humanité fidèle à la grâce de la justice originelle, cette activité de toutes ses facultés pour son perfectionnement matériel et spirituel eût été un jeu. L'homme aurait trouvé sa joie à s'épanouir. Il l'eut fait sans effort, comme le rayon donne sa lumière et la plante sa fleur. Mais depuis le péché, la loi du travail qui était une loi de la nature est devenue un châtiment. Elle est devenue pénible ; elle exige nos efforts ; elle entraîne fatigue et douleur. Dans les desseins de Dieu, il y a là moyen d'expiation et de réparation.

Encore une fois, notons bien que cette loi de l'effort maintenant, comme la loi du travail avant le péché, porte sur toutes nos activités, spirituelles et matérielles. Quand le Seigneur dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front », il parlait du pain de l'intelligence comme de celui qui nourrit notre corps. Nous sommes aussi une âme.

Et nous savons bien que cette peur de l'effort engendre chez nous la paresse spirituelle comme la peur du travail corporel. Nous sommes nonchalants à accomplir nos devoirs de piété, à pratiquer la vertu, à réagir contre nos défauts. Non seulement nous n'y apportons qu'indolence et lenteur, mais d'aucuns reculent indéfiniment tout effort spirituel, comme le fainéant son travail. Bien plus il en est qui vivent dans une véritable oisiveté spirituelle, incapables d'un sursaut pour connaître ou pour mieux connaître, aimer et servir Dieu. A ce degré, c'est la vraie paresse qui rend la vie stérile et même coupable. Le paresseux reste avec ses défauts. Ils ne font même que croître. Dieu ne vient pas par ces chemins raboteux, cahoteux, encombrés.

Paresse coupable qui conduit à la ruine. Car elle est la mère de tous les vices. L'oisiveté enseigne beaucoup de mal · *multam malitiam docuit otiositas* (Eccli., XXXIII, 29).

II. — *Ses dangers*

Aussi bien, elle porte en elle sa propre condamnation.

C'est l'enseignement souvent répété par les paraboles de l'Evangile. La parabole du figuier stérile (Luc, XIII, 6-9). Depuis trois ans un vigneron vient pour y cueillir ses fruits. N'en ayant jamais trouvé, il finit par dire à son vigneron : coupe-le, puisqu'il épuise en vain le sol. Le vigneron, attaché à ses plan-

tations, plaide pour la conservation de son arbre, que des soins attentifs rendront plus productif qu'un jeune figuier. Le maître se rend à ces raisons et cède, mais pour la dernière fois et sans rémission : s'il ne donne du fruit l'an prochain, vous le couperez.

La parabole des talents (Mat., xxv, 14-30). Un homme qui part pour l'étranger appelle ses serviteurs et leur confie, suivant leur capacité, à l'un cinq talents, à un second deux, à un troisième un seul, avec ordre de les faire fructifier. A son retour il demande des comptes. Tandis que les plus favorisés ont doublé la valeur de leur argent, le dernier avoue que, connaissant les exigences de son maître, il s'est contenté d'enfouir le talent reçu, pour le lui rendre à son retour. « Mauvais serviteur, lui répond ce maître, fainéant ! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que je ramasse où je n'ai pas étendu. Il fallait donc mettre mon argent à la banque. A mon arrivée, je l'aurais retiré capital et intérêt. »

La parabole des mines (Luc, xix, 11-27) semblable par bien des côtés à celle des talents. Un homme remet des mines à dix de ses serviteurs avec cette recommandation : faites-les valoir jusqu'à mon retour. L'un d'eux ne le fit pas. Et il fut condamné par son maître, comme le serviteur fainéant de la parabole des talents.

A la fin de la parabole des talents, le châtiment suprême du paresseux est indiqué sous le voile d'un symbole transparent. « Quant au serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres extérieures. Là seront le pleur et le grincement de dents ». On sait ce que cela veut dire dans l'Evangile. Le paresseux va inévitablement à sa perte finale.

Le grand poète Dante a traduit cet enseignement de façon saisissante dans son « *Enfer* ». Il y rencontre des damnés qui ne portent pas gravé sur le front le motif de leur châtiment, alors que les autres avaient inscrite au fer rouge la cause de leur peine éternelle : incrédulité, luxure, vol. Alors il interroge son guide : qu'ont donc fait ceux-là pour avoir été jetés en enfer ? Et Béatrix répond : « Ils n'ont rien fait et c'est pourquoi Dieu les a condamnés... »

Celui qui est incapable d'un effort pour résister à une tentation, pour refréner un mouvement de passion, ou pour pratiquer un acte de vertu qui s'impose à lui, celui-là succombe en effet au péché. Il s'y enlise chaque jour davantage. Sans une grâce toute spéciale de la miséricorde de Dieu comment pourrait-il en sortir à l'instant suprême ?

III. — *Les remèdes*

Et voilà pourquoi, en ce temps de salut qui nous est offert pendant cette période de l'Avent, il faut nous employer à secouer cette torpeur. « C'est l'heure de sortir de notre sommeil, car notre salut est plus proche que nous le croyons », si nous le voulons. Mais pour cela l'Eglise nous demande, avec le prophète et avec le Précurseur, d'aplanir les chemins raboteux, de faire des efforts contre nos défauts, d'aplanir les obstacles qui en nous se dressent à la venue ou à la demeure du Seigneur.

Pour nous guérir de notre paresse, maintenant que nous avons la conviction de ses dangers, le capital c'est de faire le sursaut nécessaire, de le continuer, d'y persévérer, *Fabricando fit faber,* « c'est en forgeant qu'on devient forgeron » ; c'est en faisant effort et en renouvelant ces efforts que nous tremperons notre volonté afin de la rendre assez forte pour commander aux facultés inférieures qui se révoltent contre le devoir. Il ne s'agit pas d'un effort passager, mais d'un effort persévérant. On a dit du génie qu'il est une longue patience. C'est encore plus vrai de la sainteté et de la vertu : des saints ont lutté toute leur vie contre certaines fortes tendances mauvaises de leur nature.

Alors, décidons-nous une bonne fois à ne pas laisser passer cette occasion de nous ressaisir. Nous sera-t-elle encore donnée ? L'Avent qui est le début de l'Année liturgique marque la fin de l'année civile, d'une nouvelle année à notre âge, d'une année qui peut être la dernière de notre vie.

Décidons-nous fermement, c.-à-d. en faisant vraiment acte de volonté. Le monde est plein de velléitaires. Ils voudraient bien, mais ne se décident jamais et l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Décidons-nous avec l'intention de persévérer. Là est l'important. Après un bon coup d'épaule, on se décourage parce qu'on ne réussit pas ou que l'on retombe. Il faut se rappeler le mot encourageant et si vrai de Mgr d'Hulst : « Au-dessus de la persévérance qui ne tombe jamais, il y a la persévérance qui se relève toujours. »

Ce ne sont pas là seulement vérités humaines, mais aussi vérités divines. N.-S. n'assure le salut qu'à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. C'est nous avertir que jusqu'au bout nous aurons à lutter. Par ailleurs il nous assure de sa grâce nécessaire. Il ne permettra pas que des obstacles insurmontables se dressent devant nous. Ce qui nous paraît humainement impossible, est possible avec son secours, au point que S. Paul disait : Je puis tout en Celui qui me fortifie.

Et voilà pourquoi à notre effort il faut ajouter la prière. On l'oublie trop. On oublie trop que Dieu donne et de vouloir et d'accomplir *et velle et perficere.*

* *

Le message de S. Jean-Baptiste pour préparer les voies du Seigneur se termine aussi par une invitation pressante à l'effort, à l'action, à la peine. Cet effort résume tout. Qu'il s'agisse d'indifférence, d'orgueil, de plaisir ou de tout autre obstacle à l'avènement spirituel du Christ en nous, ou à un épanouissement plus large de sa vie en nous, tout se réduit à une question de générosité de notre volonté, puisque la grâce de Dieu ne nous fera jamais défaut.

Soyons donc de ces vaillants à qui le royaume de Dieu est promis : *regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* En définitive, c'est ce déploiement de la volonté vers le but à atteindre qui fait les hommes et les chrétiens, selon le mot de S. Augustin : « Les hommes sont des volontés ». A l'exemple de notre Père du ciel et de son Fils N.-S., soyons de ceux qui travaillent toujours : *Pater meus usquemodo operatur.*

Nous savons bien ce qu'il faut niveler en nous : l'orgueil, l'égoïsme, la sensualité, ou tout autre vice ou défaut. Ne pas lutter, c'est le laisser s'affermir en nous et nous condamner à plus de peine. Ne remettons pas à demain ce qui nous est demandé aujourd'hui : *dixi, nunc cœpi.* C'est décidé, je me mets à l'œuvre.

V

Fête de Noël

NOEL ! NOEL !

Pour nous préparer à cette fête que le monde entier célèbre avec tant d'allégresse dans les frimas de l'hiver ; pour disposer nos âmes à évoquer le souvenir de cette nuit bénie ; pour nous aider surtout à faire revivre ce mystère par l'avènement spirituel de Dieu dans nos âmes, tout le long de cet Avent, nous avons médité le message d'Isaïe que Jean-Baptiste le Précurseur eut mission de prêcher : *rectas facite semitas ejus,* rendez droits les sentiers de notre Dieu.

Mais le même Esprit-Saint nous dit que la Sagesse a conduit le juste par des voies droites : *justum deduxit per vias rectas* (Sag. x, 20). Oui ! la Sagesse, le Verbe de Dieu, le Fils éternel du Père qui se fait homme en cette nuit de Noël nous enseigne, ou mieux nous conduit, puisqu'il nous enseigne par son exemple, par ces voies droites qui nous porteront jusqu'à lui et l'amèneront jusqu'à nous. Ce qui fait obstacle principalement à l'avènement du Seigneur dans les âmes c'est l'indifférence, l'orgueil, la déloyauté, la peur de l'effort et le Fils de Dieu est venu à nous par les *voies de l'amour,* de l'*humilité,* du *renoncement,* de la *générosité,* afin de nous montrer par son exemple à supprimer ces obstacles, à exhausser la vallée, à abaisser la montagne, à redresser les chemins tortueux, à niveler les sentiers raboteux.

En cette fête, méditons sur cet exemple de notre Maître.

I. — *Voie de l'amour*

L'incroyant et le non pratiquant sont victimes de leur indifférence à la question primordiale, celle de leur salut, à cause de la préoccupation dominante du bien-être, des affaires, du plaisir immédiat.

Or dans le mystère de son avènement sur la terre, le Fils de Dieu fait passer avant tout cette grande affaire du salut du monde, de sa prédestination surnaturelle, de sa réhabilitation de famille de Dieu.

Toute l'histoire de l'humanité qui s'est déroulée jusque-là et dont la Bible nous donne de suivre les grandes étapes, se déroule en vue de cet avènement du Fils de Dieu sur la terre qui sera le sommet de cette histoire, sa ligne de partage, le début d'une ère nouvelle. Tout est ordonné dans le monde : prophéties, figures, enseignements afin d'annoncer cet avènement, de le préparer, d'assurer sa réussite. Dans sa préparation immédiate, Dieu bouleverse les lois de la nature et accomplit le miracle d'une Vierge... Mère. Il envoie ses anges annoncer la nouvelle, le monde païen comme le peuple juif est alerté, le Procureur de Rome et le Sanhédrin s'affairent.

Et d'abord, il y a cela, que pour sauver le monde Dieu lui-même accomplit cette démarche exorbitante jusqu'au mystère de demander à son Fils unique de revêtir notre nature humaine, de vivre parmi nous, et déjà d'accepter cet autre mystère de souffrir et de mourir pour nous.

Nous restons indifférents à cette affaire : il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu... et Dieu, dans son amour pour nous, pour ce qu'il a voulu pour nous en nous créant, pour réparer ce que le péché a détruit, va jusqu'aux extrêmes et déjà prépare le témoignage suprême de l'amour qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime : *sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret.*

Quel contraste entre l'attitude de Dieu et l'attitude de l'homme ! Comme ce déploiement de l'amour de Dieu pour notre salut devrait ébranler notre indifférence ou notre négligence. Que comptent le bien-être, les affaires, le plaisir passager d'ici-bas, dans la balance de Dieu, en face de nos âmes à sauver, de sa vie à nous rendre, de notre salut à opérer ?

II. — *Voie de l'humilité*

Autre grand obstacle : l'orgueil. L'homme se suffit ; il n'a pas besoin qu'on l'instruise du dehors ; il a sa raison pour savoir et se conduire. Aujourd'hui n'a-t-il pas toute la nature à sa disposition ?

Abaissons nos regards sur cette crèche de Noël. Ne la regardons pas seulement pour admirer sa réussite ou critiquer son vieux style. Qu'elle ne soit pas uniquement un but de promenade pour faire plaisir aux enfants.

Non, puisque nous nous jugeons grandes personnes, réfléchissons sur l'abaissement auquel le Fils de Dieu s'est réduit dans ce mystère afin de venir à nous.

Avez-vous réfléchi à ce que cela représente d'humilité qu'un Dieu se fasse l'un d'entre nous ? S. Paul avait pris conscience de cet abaissement volontaire d'un Dieu, qui écrivait aux Philippiens : « Bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui

a paru de lui... » (II, 6-7). L'orgueil de l'homme est qu'il se fasse Dieu ; l'humilité du Fils de Dieu est qu'il se fasse homme.

Humilité là encore incommensurable. Saint Paul parle sans exagération d'un véritable anéantissement. Dieu est tout et se suffit ; l'homme n'est rien — néant par lui-même avons-nous dit — et ne peut rien de lui-même, loin de se suffire comme il le pense.

Et même la condition humaine Dieu l'a prise dans son état d'imperfection et d'impuissance la plus radicale. Regardez-le bien sur la paille de la crèche. Au lieu de faire son entrée dans le monde, homme adulte et parfait, comme il avait fait Adam, de s'y présenter tout de suite comme le Messie annoncé par les prophètes, d'étonner les contemporains par ses miracles et ses enseignements, il se fait homme en passant par le sein d'une mère, en naissant petit enfant, en se mettant dans cet état où l'homme dépend complètement de celle qui lui donne le jour. Ses compatriotes ne peuvent pas croire à un tel abaissement. Nous connaissons son pays et sa mère, mais le Messie quand il apparaîtra nous ne saurons d'où il vient.

III. — *Voie du renoncement*

Troisième grand obstacle à reconnaître et à pratiquer la vérité : la déloyauté, l'insincérité avec soi-même, le mensonge à soi-même et aux autres. La raison voit bien, mais la volonté se refuse à suivre. Il faudrait se renoncer, renoncer à telle façon de penser ou de vivre.

L'avènement de Jésus parmi les hommes est renoncement sur toute la ligne.

Il y a d'abord ce renoncement foncier au rayonnement de sa divinité que comporte l'humilité de son incarnation. « Il fut reconnu pour homme pour tout ce qui a paru de lui ». Un jour seulement et pour quelques intimes, pour Pierre, pour Jacques et Jean, il manifestera sa divinité sur le Thabor. Et de notre condition humaine qu'il prend il rejette tout ce qui en fait devant les hommes la considération, la douceur de vivre, la renommée.

Ceux qui passent pour ses parents sont de pauvres ouvriers. Il naît dans une cité inconnue dont lui seul sera la gloire : *nequaquam minima est*. Et ce n'est pas dans une maison en vue, — il n'y a pas sa maison — mais dans une étable où l'on parque les animaux la nuit.

Les autres enfants ont leur berceau, même ceux des pauvres, et leurs premiers mois baignent dans une douce tiédeur. Le Dieu qui vient au monde repose dans une mangeoire d'animaux sur un peu de paille. Et c'est la nuit, une nuit d'hiver, dans une étable ouverte à tous les vents.

C'est vrai, des signes apparaissent dans le ciel pour annoncer sa venue. Des anges chantent : *Gloire à Dieu* et volent par les montagnes. Mais pour qui ces messagers extraordinaires ? Pour quelques pâtres pauvres et ignorants. Pour qui cette étoile miraculeuse ? Pour trois Mages seulement dans l'immense monde païen.

La voie par laquelle il vient à nous est bien celle du total renoncement. Il nous la recommandera plus tard. Mais déjà il nous l'enseigne par son exemple et dès son entrée dans le monde.

IV. — *Voie de la générosité*

Enfin il est bien d'autres obstacles qui se dressent et s'opposent à l'avènement de Dieu dans les âmes, qu'ils viennent de notre nature personnelle, de la situation qu'on occupe, du milieu dans lequel on vit. Il faudrait ceux-là aussi les renverser pour aplanir les voies du Seigneur. Mais on ne le fait pas par manque de générosité et par peur de l'effort.

De cette générosité Notre-Seigneur nous offre aussi le modèle dès sa venue parmi nous. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de son amour, de son humilité, de son renoncement, n'est-ce pas le signe éclatant de cette générosité. Il a vraiment tout fait pour niveler les voies qui devaient l'amener à nous.

Mais ce qui manifeste surtout cette générosité du cœur de Jésus, c'est la grâce, la douceur, la bénignité comme dit S. Paul avec laquelle il se plie à tous ces sacrifices : *Apparuit benignitas Salvatoris nostri.*

Car il y a la manière de se sacrifier, de se donner, de se renoncer pour se mettre à la portée des autres. D'aucuns le font avec ostentation ; d'autres font valoir le prix et le mérite de leur condescendance ; il en est même pour s'en servir comme d'un reproche. Pour lui, il vient à nous avec toute la simplicité et tout l'attrait d'un enfant.

Puer datus est nobis. C'est un enfant qui nous est donné. L'enfant est un peu le bien de tout le monde. Même si on ne le connaît pas, s'il nous est étranger, on lui sourit, on lui fait des amitiés. Sa maman nous y autorise.

Ainsi est allé jusque-là le don de Dieu à l'humanité. C'est le don total qui est fait dans la joie. Et si les anges chantent : *Gloire à Dieu*, ils chantent aussi : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Non, vraiment, Dieu ne pouvait aplanir plus parfaitement le terrain, supprimer les distances et les obstacles qui nous séparaient de lui, se mettre davantage à notre portée, je dirai, à la portée de notre main: car un petit enfant on le prend dans ses bras, on le serre contre son cœur, on le couvre de baisers. Adam et Eve, après leur péché fuyaient et se cachaient devant le Dieu courroucé du paradis. Non seulement la Vierge et le juste Joseph entourent ce petit enfant, mais aussi les pâtres rustres de la montagne et les Mages païens venus de l'idolâtrie.

* *

Et c'est bien cette condition d'enfant à laquelle s'est réduit le Seigneur qui d'abord nous attire et nous retient devant les crèches de nos églises. Mais prolongeons notre mé-

ditation, allons plus loin, tâchons de découvrir tout ce qu'il a fallu à ce Fils de Dieu fait homme d'amour pour nous, d'humilité, de renoncement, de générosité pour venir ainsi à nous, afin d'en comprendre la leçon.

Alors aussi, pareil exemple et de si haut, mieux que tous les raisonnements, ébranlera-t-il notre cœur indifférent, orgueilleux, sensuel, sans force ni générosité. Et grâce à cet exemple et à ses mérites, peut-être enfin nous mettrons-nous à l'Œuvre pour aplanir nous aussi les voies qui doivent nous mener à Dieu.

Si nous en restions devant ce mystère à un vague sentiment de sa douceur et de sa grâce, comme les petits enfants que nous agenouillons devant nos crèches, nous aurions fêté bien imparfaitement Noël. Un Noël chrétien n'est pas seulement joyeuse fête de famille ni même simple retour vers un gracieux passé, c'est avant tout une reviviscence spirituelle de sa réalité et de ses intentions.

Le Fils de Dieu est né dans l'étable, mais pour naître dans les cœurs. Cette seconde naissance comme la première veut l'amour, l'humilité, le renoncement, la générosité. Alors à nous de nous engager dans ces voies droites par lesquelles Dieu conduit le juste, *justum deduxit per vias rectas.*

VEILLEE DE NOEL 1954

AVEC LA VIERGE IMMACULÉE

Chant d'entrée :

Venez, divin Messie,
Sauvez nos jours infortunés.
Venez, source de vie,
Venez, venez, venez.
Ah ! descendez, hâtez vos pas !
Sauvez les hommes du trépas !
Secourez-nous, ne tardez pas.
Les temps se renouvellent.
Sans vous l'univers est inquiet.
Les âmes vous appellent,
Venez, venez, venez...

Meneur : C'est unis avec la Vierge Marie par notre cœur, notre amour filial, que nous allons vivre notre Noël 1954. C'est avec elle, et comme elle ; en essayant d'emprunter ses sentiments d'amour pour Dieu, d'abandon total et confiant entre les mains du Créateur et Maître du monde, que nous allons accueillir en cette nuit bénie, le Sauveur nouveau-né, qu'elle a donné au monde.

Tout d'abord, d'une seule voix, d'un seul cœur, chantons-lui notre prière. Demandons-lui son aide, son secours, sa protection. Nous avons tellement besoin de sa sollicitude maternelle, nous, pauvres pécheurs, si légers, si facilement distraits ; si faibles en nos résolutions, pour accueillir dignement Jésus, notre Dieu et notre sauveur en nos cœurs :

Tous :

O Vierge Marie, Mère du Très-Haut,
Mère du Messie, le divin Agneau,
Vierge incomparable, Espoir d'Israël,
Vierge très aimable, Clair parvis du Ciel.
Vierge Marie très pure, priez pour nous.
O Mère du Christ Rédempteur...

Meneur : La Vierge Marie, la Mère de Dieu et la mère des hommes, n'est pas venue en ce monde sans aucune préparation. Dans son infinie Sagesse, Dieu, de toute éternité, a préparé sa venue. Déjà il l'avait annoncée à Adam pécheur au Paradis terrestre. Dieu dit au Serpent tentateur :

Lecteur : « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme. Il y aura un combat continuel entre ta race et la sienne. Et dans cette lutte, la descendance de la femme te meurtrira à la tête » (Gen., III, 15).

Meneur : Comme elle devait être la Mère du Verbe Incarné, de l'Infinie Pureté, Dieu a voulu la préserver de toute tache pour qu'elle soit digne de donner son fils au monde. L'Eglise nous a fait célébrer il y a quelques jours à peine la fête de l'Immaculée Conception. Celle-ci nous rappelle que, par une grâce toute spéciale, Dieu a préservé Marie du péché originel dès le premier instant de sa conception. Aussi l'Eglise fait-elle lire à ses prêtres cette page :

Lecteur : « Comme Marie devait être par sa maternité divine, le Siège de la Sagesse, elle était de toute éternité, non seulement prévue dans le plan de la Rédemption, mais encore intimement liée à la Sagesse divine, le Verbe de Dieu, la seconde Personne de la Sainte Trinité. Aussi l'éloge que le Livre des Proverbes fait de la Sagesse personnifiée de Dieu, de sa génération éternelle et des bénédictions attachées à sa possession, tout cela a été appliqué par l'Eglise à la Sainte Vierge. De toute éternité, elle existait dans les plans divins de la rédemption des hommes, de toute éternité, Dieu l'avait prédestinée à être la Mère immaculée du Verbe incarné et à devenir la dispensatrice de toutes les grâces à tous les hommes » (D'après Prov., VIII, etc.).

Meneur : A cette même occasion, nous avons chanté la Vierge toute pure par ces mots du prophète Isaïe, qu'avec l'Eglise nous appliquons à Marie :

Lecteur : « Je déborde d'une joie divine et mon âme exulte dans le Seigneur car il m'a enveloppée de sa grâce et m'a revêtue de sainteté, comme une épouse parée de ses joyaux de noce. Je vous louerai, Seigneur, car vous m'avez choisie, et vous avez interdit au démon de me dominer un seul instant » (Is., LXV, 10).

Meneur : N'est-ce pas sous ce nom d'Immaculée Conception que la Sainte Vierge s'est montrée sur notre sol de France, à Lourdes où nous aimons aller en pèlerinage. N'est-ce pas sous ce même nom que nous aimons la chanter, par ce beau cantique que nous allons tous répéter d'un seul cœur :[1]

Tous :

Quelle est cette aurore nouvelle dont l'éclat
[éblouit mes yeux ?]
Ah ! qu'elle est pure, ah ! qu'elle est belle !
Est-il astre aussi radieux ? *(bis)*
Ave, Ave Maria ! *(bis).*

Orgue

Meneur : Les temps fixés par Dieu sont révolus. Dans une petite bourgade de Galilée une petite enfant est née. Nous voudrions savoir des détails sur la naissance de Marie. Nous devons nous contenter de l'incertitude des circonstances extérieures. Mais nous savons toute la beauté de son âme et cela nous suffit.

[1] On peut chanter ici un cantique local, ou tout autre chant du terroir, s'il est populaire et bien à l'honneur de la Vierge immaculée.

Lecteur : Par le mystère de l'Immaculée Conception, Dieu a non seulement préservé la Sainte Vierge du péché originel, mais il lui a encore donné une plénitude de grâce. Il l'a revêtue des vêtements du Salut et il l'a entourée des ornements de la Justice. La beauté de l'âme de Marie est si grande que l'Eglise compare la Sainte Vierge à la femme de l'Apocalypse, revêtue du Soleil, ayant la lune sous ses pieds et ayant sur la tête une couronne de douze étoiles. Cette femme, c'est l'Eglise. Le Soleil dont elle est parée, c'est Notre-Seigneur, dont elle partage la gloire et dont elle fait rayonner la lumière dans le monde. Elle a la lune sous ses pieds pour montrer qu'elle domine toutes les agitations et toutes les vicissitudes de ce monde. La couronne de douze étoiles nous indique que sa gloire et son autorité lui viennent des douze apôtres. Les saints Docteurs ont avec raison appliqué cet emblème à Marie. Etant la Reine de l'Eglise, elle en possède tous les dons et en partage toutes les prérogatives. Comme la femme de l'Apocalypse, persécutée, mais en vain, par le Diable, Marie a également écrasé la tête du serpent infernal.

Meneur : Chantons tous cette beauté de l'âme de Marie.

Tous : (Air : **O Père dont l'amour...**)

Vous êtes toute belle, ô Mère de mon Dieu,
Je jette à vos genoux mon âme moins rebelle,
Gardez-la sous les plis de votre manteau bleu,
O Vierge toute belle.
Vous êtes toute bonne, ô ma Mère des cieux,
J'ai tant besoin que Dieu chaque jour me pardonne.
Vous pouvez me sauver d'un regard de vos yeux,
O Mère toute bonne !
Vous êtes toute pure ainsi qu'un jour d'été,
Entraînés sur vos pas sur la route moins dure,
Je vous suivrai partout avec fidélité,
O Mère toute pure.

(*Notre Messe de paroisse*, p. 52, n° 26).

Meneur : Marie grandit, consacrée au Dieu qui l'a marquée pour un destin extraordinaire. Par sa foi simple, toute nourrie des Saintes Ecritures. Elle plaît à Dieu par son humilité. Elle sera digne de la mission de confiance qui lui est réservée.

Car voilà qu'à cette jeune fille un étrange message va être adressé. Le Ciel lui-même va lui parler. Le messager ne sera rien de moins que l'Archange Gabriel. Ecoutons-en le récit tout simple de l'Evangéliste :

Lecteur :

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, vers une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David. Le nom de la Vierge était Marie.

Entré chez elle, il lui dit : « Je Vous salue, pleine de Grâce ; le Seigneur est avec Vous ; Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Marie fut bouleversée par ces paroles et se demanda ce que pouvait bien signifier cette salutation. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez pas Marie, Vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez. Un fils vous naîtra, que vous nommerez Jésus. Il sera grand. On l'appellera Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il règnera à jamais sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. »

Marie dit alors à l'ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je veux rester vierge ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint va venir sur Vous. La Puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Voilà pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. »

Marie répondit alors : « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et l'ange la quitta.

Meneur : Ce mystère nous est rappelé chaque chaque jour par l'Angélus. Il nous est rappelé aussi par ce cantique que nous connaissons tous et que nous allons répéter :

Tous :

Quand vint sur terre l'Ange des cieux,
A notre mère il dit joyeux :
Ave, Ave, Ave Maria *(bis)*.
Avec l'Archange, redisons tous,
A sa louange, ce chant si doux.
Aux heures saintes de l'Angélus
Cloche qui tinte, dis ses vertus.
Dans la lumière du jour sans soir,
Puissé-je, ô Mère, toujours te voir.

Orgue

Meneur : La nuit merveilleuse de la naissance du Sauveur arriva en son temps, et comme Dieu l'avait décidé. Nos voix humaines ne peuvent, devant ce mystère, faire autre chose que reprendre les mots du récit divin.

Lecteur :

Un édit de César Auguste pour un recensement général fut publié. Chacun partit donc se faire inscrire en son lieu d'origine. Joseph quitta Nazareth en Galilée, et monta en Judée à la Ville de David qui se nomme Bethléem, car il était de la descendance de David. Et Marie, son épouse, l'accompagnait : elle était enceinte.

A peine étaient-ils arrivés en ces lieux que le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Elle mit au monde son Fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas eu de place pour eux dans l'hôtellerie.

Meneur : Laissons éclater notre joie devant ce mystère toujours actuel.

Tous :

Il est né le divin Enfant !

Meneur : Cet événement de la naissance du Sauveur, bien que se passant dans l'intimité d'une grotte servant d'étable, va connaître un certain retentissement, et c'est le ciel lui-même qui se charge de la publicité. Ecoutons plutôt la suite du récit sacré.

Lecteur :

« Non loin se trouvaient des bergers, qui passaient la nuit aux champs, gardant leurs troupeaux. Tout à coup, un ange du Seigneur parut auprès d'eux, et le rayonnement de la Gloire du Seigneur les entoura. Ils eurent grand-peur, mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une bonne nouvelle. Tout le peuple sera dans la joie. Aujourd'hui, dans la Ville de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ, l'Oint du Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : c'est un nouveau-né enveloppé de langes, qui gît dans une mangeoire. »

Et voici qu'au même instant une troupe de la milice céleste se joignit à l'ange et louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. »

Meneur : Nous aussi, unissons-nous au chant des anges dans le ciel.

Tous :

Les anges dans nos campagnes...

Meneur : Après ces chants de triomphe, recueillons-nous devant ce mystère de notre salut.

Le Sauveur est venu. Mais il est venu dans l'effacement, l'humilité. le secret.

C'est une jeune fille toute simple que Dieu a choisie. C'est un petit enfant tout frêle, venu en

ce monde dans la pauvreté la plus absolue, qu'on a couché sur la paille, car on ne pouvait faire mieux. Cette jeune fille est pourtant la Mère de Dieu et des hommes. Ce petit enfant est le Sauveur du monde, le Roi des cieux.

Dieu a ses desseins. C'est par l'humilité des petits qu'il veut confondre l'orgueil des grands. C'est des humbles, des faibles qu'il se sert pour réaliser de grandes choses.

Chantons notre merci à Dieu avec les mots de la Sainte Vierge elle-même :

Tous :

Mon cœur ne contient plus la joie qui l'envahit.
Pour le salut qui vient, Seigneur, soyez béni !

Qu'étais-je donc Seigneur, pour vous pencher vers moi ?
Sinon votre servante, et Vous, mon Dieu, mon Roi.

Seigneur, soyez béni, car votre bras puissant
En moi vient d'accomplir un mystère très grand.

Les peuples à venir en chœur proclameront
Combien je suis heureuse et riche de vos dons.

O Dieu, Vous êtes bon et Vous saurez bénir
D'âge en âge tous ceux qui veulent Vous servir.

Le cœur humble et soumis appelle vos bontés
L'orgueilleux, loin de Vous, se trouve rejeté.

Les puissants d'ici-bas par Vous sont détrônés,
Et les humbles par Vous toujours sont relevés.

Le cœur aux grands désirs sera comblé de bien
Malheur à qui croirait n'avoir besoin de rien.

Ton Dieu, peuple choisi, t'aima depuis toujours
Mais il met aujourd'hui le comble à son amour.

Il tiendra les serments qu'il fit à nos aïeux.
Nous serons à jamais les héritiers de Dieu.

Père, Fils, Esprit-Saint, la grande Chrétienté
Unie en votre amour, Vous chante, ô Trinité.

Meneur : C'est par obéissance que Jésus est venu en ce monde. Ecoutons en quels termes S. Paul nous décrit ses sentiments :

Lecteur :

En entrant dans le monde, le Christ Jésus, suivant les paroles inspirées du prophète, a déclaré : « Mon Père, toutes les offrandes et tous les sacrifices n'ont pu vous satisfaire. Mais vous m'avez formé un corps. Vous avez rejeté toutes les victimes qu'on vous a immolées pour les péchés. Alors moi, je me suis présenté devant vous : — Me voici moi-même. Je viens, mon Dieu, pour faire ta volonté, pour pratiquer cette religion du cœur, cette religion intérieure, qui est de te suivre et de t'obéir. »

Meneur : Nous aussi, comme Jésus, élargissons notre prière aux dimensions du cœur de Dieu, aux dimensions du monde. Nous avons toujours besoin de salut, car nous sommes toujours pécheurs. Appelons le salut, le Sauveur sur nous et sur le monde entier. Tous ensemble, d'une seule voix, répétons :

— O Jésus, Sauveur du monde, nous Vous adorons !
— O Jésus, Venez et sauvez-nous.
— Sauvez le monde entier !
— Sauvez nos frères égarés !
— Sauvez ceux qui vous connaissent !
— Sauvez ceux qui vous connaissent mal !
— Sauvez ceux qui ne vous connaissent pas encore !
— O Jésus, Sauveur du monde, régnez sur nous !
— Régnez sur notre vie professionnelle !
— Régnez sur notre vie familiale !
— Régnez dans nos familles !
— Régnez dans notre pays !
— Régnez sur le monde entier !
— Donnez-nous votre paix !
— Que votre volonté soit faite par nous !
— Qu'elle soit faite par tous les hommes !

Et chantons maintenant notre résolution d'imiter Jésus, en son obéissance, et cela à travers toute notre vie.

Tous :

Chantons l'enfance
De notre doux Sauveur,
Son innocence,
Son aimable candeur...

Meneur : Suivre l'exemple de Jésus, faire de lui notre modèle, voilà ce que nous allons lui demander en cette nuit, à ce Jésus, tout au long de cette messe. Jésus va en effet descendre tout-à-l'heure sur l'autel de notre église comme il descendit un soir dans la grotte de Bethléem. Mieux encore, par la communion, il se fera notre nourriture, notre pain, notre compagnon de route. Sachons, comme la Sainte Vierge, garder en nous son amour et faire toujours sa volonté.

Te Deum

MESSE

(Action de grâces, pendant la Messe basse de l'aurore)

Meneur : Jésus est au milieu de nous. Mieux, il est en nous par la communion que nous venons de faire. Pour lui dire notre merci, pour chanter sa venue en nous, répétons les paroles que la liturgie mettra ce soir au cours des vêpres sur nos lèvres :

Lecteur :

Aujourd'hui le Christ est né !
Aujourd'hui nous vient le Sauveur !
Aujourd'hui les anges chantent sur la terre
Et les archanges bondissent de joie !
Aujourd'hui la bonne nouvelle enthousiasme le cœur des saints.
Gloire à Dieu dans les Cieux,
et paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté !

Aujourd'hui le Roi des Cieux
a voulu naître de la Vierge,
afin de ramener au Royaume des Cieux
l'humanité qui s'était perdue.
La foule des anges est dans la joie
car l'humanité a vu naître le Salut éternel.
Gloire à Dieu dans les Cieux,
et paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté !

Aujourd'hui, du ciel, nous est venue la véritable Paix.
Aujourd'hui, sur tout l'univers,
Les cieux ont fait couler du miel.
Aujourd'hui nous a éclairés
le jour de la nouvelle Rédemption,
le jour de la réparation si attendue,
le jour du bonheur sans fin.

Meneur : Tous ensemble demandons à ce Dieu nouveau-né, à Jésus de la Crèche, à Jésus présent dans nos cœurs d'avoir pitié de nous :

Tous :

(de la messe brève) :

— Seigneur, ayez pitié de nous !
— Christ, ayez pitié de nous !
— Seigneur, ayez pitié de nous !
— Gloire à Dieu qui règne dans les Cieux !
— Gloire à Dieu notre Père qui nous a créés !
— Gloire à Dieu qui règne dans les Cieux !
— Gloire au Christ notre chef qui nous a rachetés !
— Gloire à Dieu...
— Gloire à l'Esprit divin qui fait notre unité !
— Gloire à Dieu...

Meneur : Unissons-nous maintenant au prêtre par l'oraison de cette messe :

Lecteur :

Seigneur, la lumière nouvelle de votre Verbe incarné
pénètre au fond de nos âmes :
daignez faire resplendir dans notre vie
cette lumière de notre foi. Par N.-S. J.-C. *Amen !*

Meneur : Ecoutons maintenant S. Paul nous répéter l'amour que Dieu a eu pour nous, et la réponse qu'il attend de nous.

Lecteur : (Epître de la messe).

Meneur : Essayons, avec cette page d'évangile, de nous pénétrer des sentiments des bergers à la Crèche, afin d'adorer Jésus aussi bien qu'eux.

Lecteur : (Evangile de la messe).

Chorale : *C'est la Noël...*

Meneur : Il faut prier notre Dieu car il nous sauve. Croyons en sa bonté, afin que sur la terre sa sainte Volonté apaise toutes les guerres. Voilà ce que nous venons de chanter !

Faire toujours la volonté de Dieu ! Voilà ce que Jésus nous demande. Il veut que nous l'aimions en retour, que nous l'aimions assez pour établir son règne ici-bas.

Tournons-nous vers la Vierge immaculée, elle qui nous a apporté le Salut en acceptant d'être la servante du Seigneur. Qu'elle nous aide à être toujours attentifs aux moindres désirs divins, à travailler toujours à l'extension du règne de Dieu ici-bas.

Répétons tous :

— O Marie, donnez-nous une âme attentive !
Faites que nous attendions toujours le Sauveur !
Faites de nous des serviteurs vigilants et fidèles !
Obtenez-nous une âme de désirs,
Une âme ouverte à la grâce,
une âme qui se donne sans compter,
une âme humble, qui ressente le besoin d'être sauvée,
une âme généreuse qui pense d'abord aux autres,
une âme qui attende et qui appelle,
une âme comme celle des bergers de Bethléem !

Orgue. CONSÉCRATION.

Meneur : Le Seigneur est à nouveau présent au milieu de nous. Adorons-le.

Pensons à Marie. Elle conservait tout en son cœur. Elle ne disait rien. Mais son silence était lourd de prière, lourd de son amour pour Jésus, le Sauveur nouveau-né, son divin Fils.

Nous aussi, faisons silence en nous pour mieux adorer Jésus, pour pouvoir mieux reconnaître en lui notre Créateur, notre Sauveur !

Chorale :

Peuple fidèle...

Meneur : A notre adoration du Christ Sauveur, joignons la louange à Marie, sa Mère, mais aussi notre mère. Parce qu'elle a accepté cette mission redoutable d'être la Mère du Sauveur, Jésus a pu naître en ce monde. Elle est la nouvelle Eve. Par son acceptation, elle a permis que l'ordre primitif, établi par Dieu et troublé par le péché de la première Eve, a pu être rétabli.

Ecoutons les paroles de S. Bernard :

Lecteur :

« Réjouis-toi, Adam notre père ; mais toi surtout Eve, notre mère, bondis de joie. C'est vous qui avez été les premiers parents de tous les hommes, mais aussi leurs meurtriers. Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que vous avez été meurtriers avant d'être parents. Consolez-vous tous deux, à cause de votre fille, et d'une telle fille. Cours à Marie, ô Eve ; Mère, cours vers ta fille. Que la fille réponde pour la mère ; qu'elle efface l'opprobre de la mère ; qu'elle-même donne satisfaction au Père pour la Mère. Si en effet l'homme est tombé par une femme, voici que maintenant il n'est relevé que par une femme.

Que disais-tu, ô Adam ? La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé... Ce sont des paroles méchantes par lesquelles tu aggraves ta faute plutôt que tu ne l'effaces. Cependant la sagesse de Dieu a vaincu ta malice, car Dieu a trouvé dans le trésor de son inépuisable bonté l'occasion de pardonner qu'il avait vainement cherché à obtenir de toi en t'interrogeant. C'est ainsi que t'est rendu femme pour femme, une prudente pour une folle, une humble pour une orgueilleuse, celle qui te fera goûter le fruit de vie. Change donc ces termes d'injuste excuse en paroles d'action de grâces et dis : « Seigneur, la femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit de l'arbre de vie et j'en ai mangé ; et sa douceur en ma bouche a été supérieure à celle du miel, car, en lui, vous m'avez vivifié. » Et voilà pourquoi, en effet, l'Ange a été envoyé à la Vierge. O Vierge admirable et très digne de tout honneur ! O Femme singulièrement vénérable, admirable au-dessus de toutes les femmes, réparatrice des parents et source de vie pour les descendants ! »

Meneur : Mais tout cela ne servirait à rien si nous sortions de cette église sans avoir pris la résolution de marcher sur les traces du Sauveur. Ce que Jésus nous demande, c'est de sortir de nous-mêmes, de nous dépasser, de lui rendre témoignage, de le faire connaître à ceux qui ne le connaissent pas encore.

Répétons-lui que, comme Marie, nous sommes prêts à le donner aux autres.

Tous : Chant final.

Devant tous je m'engage
Sur mon honneur,
Et je te fais hommage
De moi, Seigneur !
Je veux t'aimer sans cesse
De plus en plus ;
Protège ma faiblesse,
Seigneur Jésus !

FETE DE NOEL

JÉSUS, LE LIBÉRATEUR

Chaque fête chrétienne rappelle et célèbre un événement passé mais nous invite aussi à recevoir une grâce qui lui est propre et faire de cette fête un événement actuel, dans notre vie à nous.

Noël nous rappelle l'heure de la plus grande joie de l'histoire : il y a plus de 1.900 ans, c'était l'heure de la Grande Libération de tous les hommes. Le Rédempteur enfin était né : Dieu retrouvait des fils sur la terre et les hommes un Père dans les cieux.

Aujourd'hui, le Christ toujours vivant veut apporter à chacun de nous la grâce d'une libération personnelle, totale et définitive. C'est aujourd'hui qu'il vient, le Libérateur de nos cœurs, pour les délivrer de la tyrannie de l'argent, de l'esclavage de la volupté, de la servitude de la haine, fille de l'orgueil.

Regardons les servitudes dont Jésus vient nous délivrer.

I. — *Servitude de l'argent*

Le grand péché de notre époque, c'est la soif insatiable des richesses. Gagner le plus possible, le plus vite possible, par tous les moyens possibles, voilà bien souvent le seul but dans les affaires. La conscience professionnelle ? Un vil préjugé ! Le juste prix ? Mais c'est le prix maximum ! Et, lorsque hommes d'Etat, orateurs de réunions publiques, journaux, parlent de capita-

lisme, de trusts, de prolétariat, ces grands problèmes actuels, je comprends que sous ces grands mots c'est toujours du dieu Argent qu'il s'agit. Car le culte de l'argent, voilà l'idolâtrie moderne et, hélas ! je ne suis pas certain que les chrétiens soient les derniers à porter leurs adorations au nouveau dieu.

Réclamer et réaliser des « réformes de structure » dans notre monde économique moderne, c.-à-d. bâtir une économie qui ne soit plus au service exclusif du profit mais d'abord au service de l'homme et du même coup bâtir une France nouvelle, plus juste et plus fraternelle, habitable pour tous ses fils, quelle que soit leur condition sociale, très bien ! Mais les institutions les meilleures, en définitive, valent ce que valent les hommes, — changer les cœurs, par conséquent, est non moins urgent que changer les institutions. Si nos cœurs restent mauvais, si la soif insatiable des biens terrestres n'en est pas extirpée, malgré les réglementations les plus draconiennes — nous le savons bien par expérience — l'homme continuera à faire argent de tout, même des larmes et du sang de ses frères.

Cette révolution des cœurs, l'Enfant de la Crèche vient aujourd'hui vous aider à la réaliser. Il ne supprime pas la pauvreté, **il la prend pour lui-même.** Il s'abaisse jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui et ainsi la transfigurer, la diviniser, cette pauvreté jusqu'alors si méprisée. « **Propter nos egenus factus est, cum esset dives...** »

Avons-nous bien réalisé jusqu'alors ce mystère de complète pauvreté voulue par le Fils de Dieu, pour sa naissance ?

Le plus malchanceux des gosses d'ouvriers a presque toujours un toit qui l'abrite, un berceau qui le reçoit, un feu qui le réchauffe. Lui, le Fils du Roi des Cieux, il veut moins qu'un taudis, une étable. Nazareth, c'eût été trop beau pour lui. Il aurait eu une maison, un lit, des voisins. Les hôtels de Bethléem, c'est bon pour les gens riches venus se faire recenser et qui peuvent contenter ces commerçants, avides de gros bénéfices. Jésus veut une étable, une vraie, ouverte à tous les vents, avec des bêtes qui tiennent de la place. Et sa Mère, après l'avoir enveloppé de pauvres langes, le déposera dans une mangeoire à bestiaux, non pas sur de la plume ou du duvet mais sur de la paille grossière.

Une mère pauvre, un modeste charpentier d'un village méprisé, deux animaux qui le réchauffent de leur haleine, voilà la cour brillante du Fils du Roi des rois, du Libérateur du monde. Fallait-il qu'il l'aime, la pauvreté, N.-S. ! Elle est tellement bien son caractère distinctif, que les anges la donne aux bergers comme marque à laquelle ils reconnaitront le Sauveur. Ils ne disent pas aux bergers : Vous trouverez un enfant d'une beauté ravissante, un enfant entouré d'une céleste auréole, mais tout simplement : « Vous trouverez un enfant, vêtu de langes, couché dans une pauvre crèche ». — Toute cette pauvreté, c'est le symbole de sa puissance libératrice.

Et ces premiers amis seront des bergers, vos ancêtres à vous, ruraux qui m'écoutez. Ils campaient dehors, autour de Bethléem, gardant leurs troupeaux. Dieu leur envoya un Ange pour leur annoncer la Bonne Nouvelle. Il n'en a pas envoyé à Quirinus, gouverneur de la Syrie, chargé du recensement de la Palestine, ni à Hérode, ni au Grand-Prêtre. Pourquoi ? Parce que Dieu et son Fils aiment les pauvres, et que les bergers n'étaient pas riches.

Plus tard, seulement, il convoquera les puissants, les tenants de la fortune en la personne des Mages, grands propriétaires terriens, Seigneurs de l'Orient. Quelles réflexions durent-ils faire en se voyant, eux riches, devant vous, ô Jésus, si pauvre, et en frottant leur soie à votre paille ? J'imagine que les yeux de ces grands qui avaient ainsi contemplé votre dénuement durent garder pour leurs sujets un reflet de divinité ; que ces pauvres gens leur parurent avoir une valeur plus haute et que leur pauvreté apparut à leurs yeux comme une véritable noblesse.

Et nous, comprenons l'éloquente leçon que nous donne l'enfant de la crèche. Quelle erreur de nous attacher passionnément à l'argent et aux biens matériels ! En face d'un tel exemple de détachement, que ferons-nous ? Si nous ne possédons pas de fortune, n'en soyons pas humiliés, acceptons cette pauvreté qui nous rapproche de Jésus : en échange des biens périssables, il nous offrira le trésor de son Amour. Si nous la désirons, que ce soit d'une **manière mesurée** toujours en conformité avec la morale évangélique. Si nous la possédons, au lieu de nous en prévaloir, pour mépriser les autres, sachons en faire un usage charitable, généreux même, et donner volontiers quand on nous tend la main pour secourir tous les besoins de l'heure présente.

II. — *Servitude de la volupté*

Ce petit Enfant brise la première de nos servitudes. Mais il fait davantage : il les arrache à un esclavage plus tyrannique, plus honteux encore, celui de la volupté.

Quand il vint au monde, la volupté régnait partout. Elle avait ses statues et ses temples. On avait remplacé les vieux dieux, qui commandaient la pratique de la vertu, par des divinités plus commodes qui excusaient toutes les saletés quand elles n'allaient pas jusqu'à les encourager. Aussi bien, dans ce déluge de corruption, la famille avait-elle sombré ; le père n'était plus qu'un jouisseur, l'épouse un objet de plaisir, une esclave, l'enfant une gêne dont on ne voulait plus et dont la vie était abandonnée aux caprices du père.

N'en serait-il pas un peu de même, de nos jours, chez nous les chrétiens ? Combien, parmi nous, pratiquement, ne croient plus qu'à l'intérêt et au plaisir et, de fait, se ruent à la jouissance dès qu'ils ne sont plus occupés du soin de leurs intérêts. « Vivre sa vie », voilà la formule du jour. Conclusion pratique : si le plaisir est le but de la vie, alors bannissons toute gêne car là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. — Donc plus de mariages stables et purs, mais simplement, selon la formule d'un moraliste, « l'échange de deux fantaisies ». Alors, la fantaisie sensuelle se promène partout où elle trouve à se griser, même dans les cœurs innocents et chez le foyer d'autrui. Et peu importe les larmes et le sang des autres : au besoin on se servira du manteau de la charité pour cacher sa frénésie de plaisir : on dansera pour les fusillés, les déportés et les sinistrés !...

Et maintenant, chrétiens, tournez vos regards vers la crèche ! C'est Dieu lui-même qui se fait l'un d'entre nous, notre frère en humanité. En prenant une chair humaine, une âme humaine, il s'insère dans notre lignée et ainsi rétablit l'ordre brisé par le péché d'origine. Jusqu'ici l'âme était esclave de la chair ; désormais, elle pourra lui commander et remporter sur elle les victoires de la pureté. La virginité, la chasteté, ces vertus exilées de la terre réapparaissent : elles resplendissent à la crèche où elles forment le cortège de l'Enfant-Dieu. « Bienheureux les cœurs purs, car ils **verront** Dieu ! »

Voici la femme qu'il a choisie pour Mère. Il l'a voulue toute-belle ; la femme dans sa beauté originelle restituée, le chef-d'œuvre de Dieu. Elle sera la Vierge très pure, l'Immaculée. Et cette Vierge, elle sera le modèle et le soutien de tous ceux et de toutes celles qui veulent rester fidèles au Christ de leur baptême jusqu'au bout. Si nous l'appelons à notre secours, elle est prête à nous aider, à résister à toutes les attaques de la sensualité. aux tentations du dedans comme aux entraînements du dehors.

Et voici l'homme qu'il a choisi pour père nourricier. Il a mis dans sa main le lys qui symbolise la pureté sans tache. Si vous le voulez, lui aussi, ce gardien vigilant d'une épouse virginale veillera sur l'honneur de votre foyer chrétien.

Mais voici surtout ce petit Enfant lui-même. Sa chair est la fleur immaculée d'une maternité t ute virginale. Elle sera dans l'Eucharistie la nourriture de ceux qui veulent rester purs. Sans doute, elle n'éteindra pas le foyer des convoitises, elle ne supprimera pas les révoltes de la passion. Mais elle donnera aux âmes qui s'approcheront de la Table sainte la force de maîtriser leur corps. Noël ! L'Eucharistie ! Comprenons en ce jour le lien qui existe entre ces deux belles trouvailles divines. L'Eucharistie, grâce à Dieu, c'est pour chacun de nous Noël tous les jours, si nous le voulons, et la force divine au service de notre humaine faiblesse.

Et ainsi, ce petit Enfant délivre nos âmes de la servitude charnelle.

III. — *Servitude de l'orgueil*

Libérateur, il lui reste un dernier esclavage à **briser : la haine, fille de l'orgueil.**

Quand il vint au monde, l'orgueil et la haine régnaient sur la terre. Orgueil insensé qui divinisait ses propres folies ; orgueil sauvage qui méprisait la vie et la conscience humaine ; orgueil qui n'avait d'autre frein que la force brutale. Une minorité de jouisseurs se faisait adorer par un peuple d'esclaves, traité comme un vulgaire bétail.

Hélas ! est-ce mieux aujourd'hui, vingt siècles après sa venue ? « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », chantaient les anges en cette nuit fameuse... Si elle revenait, en ce Noël 1954, visiter notre planète, la troupe angélique oserait-elle encore y faire retentir son chant d'allégresse et d'espérance ? Le spectacle qui s'étale sous nos regards donne à ses pronostics un si affreux démenti : d'une extrémité à l'autre du globe, des ruines, des deuils, des désespoirs. Et dans nos pauvres villages la violence, la haine, la jalousie, la délation, le crime parfois ne font-ils pas leur œuvre de mort ? Alors, en nous annonçant une ère de paix, de joie et de fraternité, nous auraient-ils donc, eux aussi, les anges, « bourré le crâne » ?

Si l'annonce merveilleuse ne s'est pas réalisée, qui en est responsable ? Voilà la question qu'il faut nous poser devant la Crèche. Pour y répondre, écoutons bien d'abord les porte-paroles de l'Enfant-Dieu.

Que disent-ils ? — La paix règnera sur la terre si vous rendez gloire à Dieu dans le ciel, c.-à-d. si vous le reconnaissez comme votre Chef et votre Père, et si vous vivez en hommes de bonne volonté, c.-à-d. avec une volonté conforme à celle de Dieu. Vous connaîtrez la vraie Paix, profonde et durable, à la condition que vous viviez selon l'Evangile du Fils de Dieu ; à la condition que sa charité unisse fraternellement vos cœurs.

Notre civilisation s'est bâtie en dehors du Christ et de son message, elle devait fatalement sombrer dans le chaos. Ce ne sont pas les anges de Bethléem qui nous ont trompés, c'est nous qui nous sommes fourvoyés en nous détournant du chemin où ils nous invitaient à chercher le bonheur. Et dans cette faillite retentissante, nous, les chrétiens, nous avons une grosse responsabilité parce que nous n'avons pas assez pris au sérieux le Message de Noël. Si nous étions vraiment ces hommes de bonne volonté à qui la Paix a été promise est-ce qu'une telle indifférence vis-à-vis de Dieu glacerait nos cœurs ? est-ce que la haine, la jalousie, l'envie, vis-à-vis de nos frères brûlerait nos cœurs, à nous à qui l'Enfant-Dieu a dit : « C'est à ce signe que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres » ?

Contemplons bien notre Libérateur qui, pour briser notre esprit d'orgueil et de haine, n'hésite pas, lui, le Fils de Dieu, à s'abaisser jusqu'au dernier des hommes. Tout ce qu'il y a d'humain en lui, ce chef-d'œuvre de Dieu, il en fait hommage à son Père, et remet ainsi l'homme à sa vraie place. Grâce à lui, Dieu redevient le Maître respecté, le Père très aimé, et tous les hommes des frères à qui se donner. Promettons de l'imiter, aidés par sa grâce toute-puissante, et alors, je vous le jure, le Message de Paix de Noël ne sera pas illusoire, même au siècle des bombardiers et des chars d'assaut.

* *

En plein siège de Caen, plusieurs centaines de personnes s'étaient réfugiées dans l'église Saint-Pierre, se refusant à abandonner leur ville et ses ruines. Un officier S.S., ne comprenant pas cette ténacité, s'approcha du curé qui se trouvait parmi les réfugiés et lui demanda : « Que faites-vous ici ? — Nous espérons, répondit le prêtre. — Qu'espérez-vous donc ? — Nous espérons », répéta simplement le prêtre, et l'Allemand, renonçant à en savoir davantage, se retira. Quelques heures plus tard, la ville était libérée.

Qu'espéraient-ils ? L'arrivée des alliés, sans doute. Mais ils voyaient aussi plus loin. L'espérance qui les soutenait dans leur dénuement n'était-ce pas celle d'une France sortant de l'oppression, plus pure, plus juste, plus fraternelle, plus belle, plus chrétienne. Aurait-elle été trop grande pour demeurer intacte et résister à l'usure des jours ?... Cette espérance ne sera pas vaine, si nous ne la rendons pas vaine par nos infidélités ou notre indifférence. Cette « bonne volonté » qui a les promesses de Dieu, déposez-la aujourd'hui aux pieds de l'Enfant-Jésus qui veut naître et grandir en vous. Si nous laissons le Libérateur occuper nos cœurs totalement, sans aucune zône libre, l'Eglise retrouvera des enfants dignes d'elle, et ce sera pour tous, l'ère de la vraie Paix. **Amen.**

LE PRÊTRE ET L'ACTION CATHOLIQUE

IV

Les idées-maîtresses de l'Action Catholique

III. — *L'influence du milieu* (suite)

Quoi qu'il en soit, il importe de prendre au sérieux ce « conditionnement » de l'homme. Les éléments qui le constituent vont du tempérament propre jusqu'aux occupations, en passant par la nourriture, le logement, le climat, et en y ajoutant des éléments plus spirituels, tels l'éducation familiale, les relations, les lectures, les idées qui

« flottent dans l'air », les slogans, etc..., le tout entremêlé d'une manière si serrée qu'il est souvent difficile de déceler ce qui est prépondérant. Toujours est-il que ces divers éléments agissent sur les hommes, parce qu'ils sont moyens d'échange entre eux, facteurs d'influence des uns sur les autres dans le sens actif et passif, à un degré plus ou moins marqué suivant qu'il s'agit de personnalités plus fortes ou plus faibles.

Existe-t-il des humains pour échapper à l'influence du milieu ? Il vaudrait la peine de les saluer, chapeau bas. En réalité, personne n'échappe, car l'ambiance provoque toujours et nous laisse différents suivant la réaction qui s'est produite. Le milieu, en effet : « ou bien favorise le développement de la personnalité, à condition, comme le souligne E. Mounier, que le sujet passe de l'**appartenance,** reçue et plus ou moins consciente, à la **maîtrise** et même à l'**assomption** [3]. Et, de ce point de vue positif, il est heureux qu'il y ait des milieux non semblables ; car, alors, ils « teintent » les personnalités, ils contribuent à forger des types d'hommes différents et à semer sur la planète une admirable diversité. Le travail de la terre, quand il est normal et aimé, ne marque-t-il pas le paysan d'un sceau glorieux ?

— ou bien empêche ce développement quand on n'arrive pas à une acceptation consciente et qu'on est trop porté par le conformisme.

— ou bien avilit la personnalité, s'il porte au mal. Le confort exagéré, le luxe, la bonne table, de l'argent à gogo, des serviteurs empressés, des amis flatteurs, etc..., tout cela amollit le caractère, développe l'égoïsme et parfois tue tout noble sentiment. Le rythme trépidant d'une machine qu'il faut servir sans manquer, l'atmosphère surchauffée ou saturée de poussière d'une usine, peuvent secouer l'organisme et le débiliter. Si, en même temps, les réflexions que l'on entend, les scènes auxquelles on assiste, sont d'un niveau inférieur, comment se ferait-il que des hommes et des femmes passent dans ce milieu une grande partie de leur vie sans en être marqués jusqu'aux moëlles ? Surtout s'il s'agit de jeunes, êtres si malléables, proies si faciles.

B. — **Application à la rechristianisation.**

Ouvrant les yeux tout grands sur la déchristianisation du monde ouvrier, l'abbé Cardijn eut vite compris que la principale cause n'était pas à rechercher dans une infériorité native de la classe ouvrière — pourquoi serait-elle moins religieuse que d'autres ? — mais dans la situation que lui avaient faite le machinisme et le capitalisme, et qu'exploitait le communisme. Il n'était pas question de sortir tous les ouvriers de leur milieu comme on retire les poissons d'un vivier empoisonné ; il fallait changer l'eau pour qu'ils y puissent vivre. Et c'est à quoi il s'attaqua, en parfaite communion de pensée avec le pape Pie XI, en fondant la J.O.C.

Depuis lors, l'A. C. spécialisée s'est étendue aux autres milieux, agricole, étudiant, marin, bourgeois, eux aussi en voie de déchristianisation. Elle est une « action de milieu », visant à le transformer pour le rendre inoffensif et même favorable.

Favorable ne signifie pas contraignant dans le sens du bien. Ce serait un autre excès, auquel n'échappent pas toujours certains milieux aux coutumes chrétiennes très conservées dont l'entraînement risque de ralentir le développement d'une religion vraiment personnelle (ce qui justifie l'A. C. même dans ces milieux).

Un milieu favorable n'est pas non plus un milieu n'offrant aucune difficulté. Il y aura toujours, et n'importe où, des obstacles à la vie morale et religieuse, des sollicitations au mal. L'effort demeurera toujours nécessaire. Une vie d'homme où la volonté n'aurait pas à intervenir, que serait-elle donc ?

Mais par milieu favorable il faut entendre un milieu où la liberté d'un et chacun peut jouer normalement, où les difficultés ne sont pas au-dessus de forces moyennes, où la grâce n'est pas obligée pour ainsi dire de faire perpétuellement des miracles, où, en un mot, l'homme peut vivre en homme.

Il faut bien avouer, sans se montrer pessimiste à l'excès, que, dans notre monde actuel, beaucoup de milieux sont loin d'être ainsi favorables, en allant des plus particuliers (famille, quartier, usine, club, etc...) aux plus généraux (climat social, politique, international). A les améliorer les chrétiens doivent, par conséquent, travailler de toute leur âme, sans rien négliger des éléments qui les composent, surtout pas les institutions, dont le rôle est si grand.

Ce faisant, les chrétiens font de l'apostolat, tout au moins de l'apostolat indirect, qui n'en est pas moins de l'apostolat [4]. D'abord parce qu'il s'accompagne nécessairement de l'apostolat essentiel par le témoignage ; ensuite parce qu'il favorise la réponse des âmes à l'appel du Christ. S. Exc. Mgr Ancel a pu écrire ; « L'action du milieu est authentiquement de l'apostolat comme l'enseignement de la Foi, quoique d'une autre façon. »

C. — **Double tentation.**

Les apôtres, les prêtres n'étant pas exceptés, peuvent être portés à un double excès concernant l'action de milieu.

D'abord, par exagération, ils pourraient ne penser qu'à cette action, dans l'idée qu'il ne peut être question d'évangélisation qu'après la transformation des milieux. C'est ce que certains expriment d'une façon générale — Gustave Thibon ne serait-il pas parfois de cet avis ? — par le slogan : Santé d'abord ! Ce que d'autres traduisent d'une manière plus particulière par : Social d'abord ! Si indispensable que soit l'amélioration des milieux, il faut **en même temps** évangéliser. Les deux choses sont inséparables et les âmes ne peuvent attendre. C'est pourquoi nous avons tenu à souligner que l'action sur le milieu doit toujours s'accompagner du rayonnement par le témoignage chrétien sous toutes ses formes. A oublier cette règle, on serait vite exposé à rechercher les transformations qui s'imposent avec des méthodes et dans un esprit que n'approuverait plus le Christ [5].

Par contre, certains minimisent l'importance de l'action de milieu. Et pour un double motif, semble-t-il. Les uns mettraient volontiers en avant cette idée qu'un homme peut toujours faire son salut dans n'importe quelle situation. Sans doute Dieu veut sauver tous les hommes et il ne refuse pas sa grâce à une conscience loyale. Mais il veut aussi que l'ordre des choses qu'il a établi soit respecté, que la grâce ne supprime pas la nature,

[3] *Traité du caractère*, p. 74-80.

[4] Cf. art. précédent : *Civilisation et Royaume de Dieu*.

[5] Nous aurons à y revenir spécialement quand il sera question de l'action à mener dans le milieu ouvrier. Rappelons ce qu'a dit S. S. Pie XII : « On sait que l'accroissement normal et le renforcement de la vie religieuse supposent une mesure déterminée de conditions saines, économiques et sociales. Qui ne se sent le cœur serré à voir combien la misère économique et les maux sociaux rendent plus difficile la vie chrétienne selon les commandements de Dieu et trop souvent exigent d'héroïques sacrifices ? Mais on n'en peut conclure que l'Eglise doit commencer par mettre de côté sa mission religieuse et procurer avant tout l'assainissement de la misère sociale. » (Aux dirigeants et militants de l'A. C., 3 mai 1951, *D. C.*, 20-5-51, col. 580.) Cf. *Directoire pastoral en matière sociale*, p. 15.

que les causes secondes ne soient pas écrasées, que rien ne soit négligé de la part de ses disciples pour que son message puisse être entendu. Méditons l'exemple du Christ qui s'est occupé des corps pour atteindre les âmes ! Et ne prenons pas pour des vues surnaturelles ce qui pourrait bien n'être que l'appel de la paresse ! — D'autres, convaincus de l'importance de la première éducation à l'école (quand elle peut être chrétienne !) et au catéchisme, penseraient inconsciemment que, bien formés dès le jeune âge, les chrétiens devraient pouvoir demeurer tels partout et toujours, avec les secours habituels de la paroisse. C'est le cas de répéter : **Hæc opportet facere et illa non omittere.** On n'insistera jamais assez sur le rôle capital du catéchisme et de l'école ; mais on n'oubliera pas non plus qu'après l'école et le catéchisme, l'adolescent et l'homme vont subir l'influence de cette autre « école » que sont les milieux de vie et qu'ils devront réagir, se renouveler, se perfectionner, s'ils ne veulent pas sombrer dans le laisser-aller. A propos du milieu ouvrier, S. Exc. Mgr Ancel écrit : « L'influence exercée par le milieu ouvrier dépasse de beaucoup l'influence de l'école et de la presse »[6]. Il faut donc que, même bien formés, les adultes chrétiens, comme les jeunes, soient suivis et épaulés, afin que, d'une part, ils trouvent les applications du christianisme à leur condition particulière — ce qui n'est pas toujours si commode ! — et que, de l'autre, ils puissent transformer leurs milieux pour que **d'autres** puissent se rapprocher de Dieu. C'est là le double fondement de la spécialisation.

IV. — *La nécessaire spécialisation*

On la justifie donc de deux points de vue complémentaires, qui tous deux découlent de ce que nous venons de dire et du témoignage chrétien et de l'influence du milieu.

A. — **Justification.**

— a) **A partir du témoignage d'un vrai christianisme.**

S'il est vrai, comme nous pensons l'avoir montré, qu'un chrétien digne de ce nom doit vivre en « autre Christ » dans toute sa vie, il aura besoin, pour cela, d'être guidé, formé, soutenu, par un mouvement dont le souci sera de découvrir toute l'ampleur de son devoir d'état et qui l'aidera à trouver le « style » particulier qu'il devra donner à sa vie chrétienne dans la situation concrète où il se trouve. Personne, en principe, n'est inspiré et bien malin celui qui prétendrait, dans la complexité du monde moderne, maintenir comme d'instinct la fermeté du jugement chrétien en toutes choses ! Mais qu'humblement, simplement, par groupe de même préoccupation et de niveau à peu près semblable on cherche la lumière dans l'Evangile et la doctrine de l'Eglise sous le contrôle et avec l'appui d'un aumônier, représentant la hiérarchie, alors on risque de voir plus clair et d'agir plus droitement.

On peut encore préciser dans cette même ligne, que le témoignage communautaire, donné par plusieurs vivant ensemble en vrais frères du Christ, ajoute aux divers témoignages individuels ; nous l'avons déjà noté. Mais comment la communauté de vue et d'action pourrait-elle se réaliser autant que faire se peut sans consultation, sans confrontation, sans réflexion ni décision communes ? Et comment la prière en commun et l'amitié n'y aideraient-elles pas ?[7]

B. — **A partir de l'influence du milieu.**

Le milieu constitue comme un plus grand corps qui affecte les personnes. Vouloir atteindre ces dernières oblige donc à ne pas négliger cet intermédiaire quasi nécessaire, sous peine de les manquer ou de ne les toucher que partiellement et superficiellement.

Mais on ne peut connaître les milieux que si on les analyse le plus à fond possible, afin d'agir sur les éléments découverts. La spécialisation correspond à cette nécessité d'abord de classer en quelques grandes catégories nettement différenciées les divers milieux, puis de les analyser par des enquêtes précises, afin de pouvoir exercer une action adaptée.

Ainsi donc, que l'on parle des exigences du christianisme des chrétiens, ou de l'obligation d'atteindre les non-chrétiens là où ils sont et de la manière dont ils sont, on aboutit toujours à l'impérieuse nécessité de l'apostolat spécialisé. Sans exclure d'autres formes d'A. C. (dont nous aurons à parler), on doit conclure que l'A. C. spécialisée constitue, selon le mot de Pie XI à propos de la J. O. C. « le type achevé d'A. C. »[8] et que la spécialisation, selon le même Pie XI, est « un point vital pour l'A. C. »[9].

Aussi comprend-on que l'épiscopat français ait pu, dans le **Directoire pastoral en matière sociale,** se montrer très exigeant sur ce point :

« Le prêtre ne peut pas considérer l'Action Catholique de milieu comme une œuvre facultative et surérogatoire. Mais il doit la considérer comme un *organisme nécessaire,* en France et à notre époque, pour faire pénétrer le christianisme partout » (p. 96-97).

B. — **De quelques objections contre la spécialisation.**

Et pourtant l'apostolat spécialisé n'a pas été compris immédiatement par tous ni partout. Sans doute l'est-il de plus en plus ; ce ne sera peut-être pas tout-à-fait inutile de reprendre quelques-unes des objections anciennes.

La première, prise du point de vue des membres des mouvements, faisait ressortir les dangers de division que portait, en son sein, la spécialisation ; elle devait fatalement nuire à l'unité des chrétiens.

L'objection est quelque peu **a priori.** L'expérience prouve que des chrétiens, ayant approfondi leur vie religieuse grâce à la spécialisation, sont en communion de pensée avec d'autres qui en ont fait autant dans d'autres mouvements[10]. L'idéal est non pas l'unité superficielle dans l'uniformité, mais l'unité profonde dans la diversité ; méfions-nous de l'unité factice des grands rassemblements[1]. Qu'est-ce donc que l'Eglise ?

[6] *Les Ouvriers et la Religion,* p. 103.

[7] « La raison d'être la plus profonde de l'A. C. ouvrière consiste à apporter à des communautés déshumanisées et déchristianisées, le témoignage de la Charité du Christ et de son Eglise, sous une forme réaliste qui puisse être comprise par l'ensemble de cette classe » (J. Caryl et V. Portier, *Les exigences sociales de l'apostolat,* p. 160).

[8] Cf. Lettre de S. Em. le cardinal Pacelli à M. le chan. Cardijn le 11 janv. 1935.

[9] Disc. à l'Union intern. des Ligues fém. cath. (avril 1934).

[10] « La spécialisation unit au lieu de diviser... Il était facile de le prévoir. Les mouvements spécialisés... tendent tous à l'approfondissement de la vie chrétienne, à l'union des âmes par le dedans. Unir, ce n'est pas confondre. » (S. Em. le cardinal Saliège, *M. O.* (28), p. 29).

[1] « Les grandes assemblées, les magnifiques cortèges, les manifestations publiques sont certainement utiles. Mais malheur si l'on confond les instruments avec la fin... L'union, toutefois, n'est pas l'unicité ; celle-ci détruirait la variété des forces : **variété qui n'a pas seulement valeur** esthétique, mais qui comporte encore des avantages

Le manque d'unité a bien d'autres causes que la spécialisation. Les divergences ne sont-elles pas l'apanage peu glorieux de notre pauvre humanité ! A-t-on jamais vu un groupement d'humains ne comportant aucune dissonance, eut-il l'honneur de s'appeler chorale ? De plus, des milieux bien fermés les uns aux autres n'existaient-ils pas avant la spécialisation ? C'est précisément parce qu'ils existaient, comme nous l'avons montré, que la spécialisation fut nécessaire, même si elle devait révéler davantage ce compartimentage à certains, Ce n'est pas de bonne méthode que de se bander les yeux pour ne pas voir. La lumière est libératrice, car elle conduit à l'action efficace. Quand des groupes sont séparés, dit l'abbé Godin, le moyen de les rapprocher ne consiste pas à faire tomber la barrière brusquement et comme par surprise — ce qui ne changerait rien à leur mentalité respective — mais de travailler dans le même sens les deux groupes, afin de les amener petit à petit à briser eux-mêmes ce qui les sépare.

Enfin, si l'A. C. a réellement, dans certains cas, favorisé la division des esprits, c'est qu'elle n'était pas encore suffisamment bien comprise. L'esprit chrétien n'avait pas assez progressé de part et d'autre ; les rencontres entre dirigeants ou membres des divers mouvements n'avaient pas eu lieu au moment propice ; et peut-être le clergé lui-même n'avait-il pas joué, comme il l'aurait fallu, son rôle d'union et d'harmonie.

En vérité, les risques momentanés d'esprit de division ne sont rien à côté des bienfaits que procure la spécialisation et dont le moindre n'est pas l'unité profonde des cœurs dans le Christ vers laquelle elle tend.

Mais, du point de vue du clergé, la spécialisation n'aurait-elle pas d'inconvénients ? Le plus gros saute aux yeux : comment les prêtres, si peu nombreux déjà, pourraient-ils trouver le temps de suivre plusieurs mouvements dans leur paroisse ou... leurs paroisses ?

Il existe d'abord une réponse sur le plan des principes. Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi et de dire ensuite que son temps est suffisamment occupé. Respectons la hiérarchie des valeurs. Si vraiment la spécialisation est le meilleur moyen de multiplier les apôtres laïques dans les différents milieux pour atteindre le plus d'âmes possible, peut-on encore discuter ? D'emblée, on doit l'inscrire dans les occupations pastorales de premier plan. D'ailleurs, en fait, la tâche est bien facilitée par le même état d'esprit qui anime les différents mouvements ; et ces derniers aident beaucoup grâce au programme qu'ils proposent, au soutien que procurent les aumôniers nationaux et diocésains, les dirigeants laïques et aussi les rencontres, congrès, sessions, retraites, etc... organisés aux différents échelons. Enfin, la collaboration entre prêtres, qui s'accroît chaque jour, doit permettre l'organisation des mouvements par doyennés ou secteurs avec des aumôniers particuliers. Organisation qui, outre la répartition des tâches pour le clergé, facilitera le développement simultané de tous les mouvements nécessaires ; ce qui est extrêmement important, car s'il existe des milieux divers, il existe aussi une inter-dépendance de ces milieux, si bien que les mouvements spécialisés correspondants devront être menés tous à la fois, pour que l'ensemble progresse harmonieusement et plus rapidement [2].

Une dernière objection s'en prenait à la spiritualité qu'aurait répandue l'apostolat spécialisé : une insistance trop grande aurait été mise sur le travail dans la vie, au détriment d'une indispensable prière et d'une vie intérieure solide.

Sur le terrain des faits, on peut sans doute trouver des exemples en ce sens. Il serait injuste de les généraliser. Qui donc réalise toujours son idéal ? Et nous-mêmes, n'avons-nous rien à nous reprocher à ce sujet, N'oublions pas également que tous ne sont pas au même stade parmi les membres de l'A. C. Du fait de son inscription ou de son insigne, tout membre d'un mouvement n'est pas parfait. Tous les écoliers sont-ils des savants ? Tous ceux qui entrent dans un noviciat sont-ils des saints ? Oublierait-on que l'A. C., essentiellement œuvre d'apostolat, doit nécessairement compter dans sa zone d'influence des chrétiens endormis, des sympathisants, des indifférents, des incroyants ? Distingue-t-on bien toute cette gamme ou ne meton pas tout le monde dans le même panier ? Mais, surtout, s'il y a eu quelques mauvaises interprétations elles ne tiennent nullement à l'A. C. spécialisée comme telle, laquelle est très exigeante pour la vie spirituelle des militants ; qui donc, plus qu'elle, a répandu le commentaire d'Evangile, l'usage de la méditation dans tous les milieux, la pratique des retraites et récollections ? A la vérité, si elle a tenu à attirer l'attention des chrétiens sur les exigences de leur christianisme dans toute leur vie, ce n'est pas pour diminuer leur vie chrétienne, mais bien au contraire pour la rendre plus complète. Aussi S. Exc. Mgr Ancel a t-il pu écrire :

« La spiritualité d'Action Catholique spécialisée ne marque donc pas un recul, mais un véritable progrès dans l'intelligence des exigences profondes du christianisme » [3].

* *

Dans son ouvrage **La théologie catholique au milieu du XX[e] siècle,** M. l'abbé R. Aubert, traitant de l'**ouverture au monde moderne** [4], divise en trois groupes les partisans de l'apostolat des laïques dans le monde. Pour les uns, dit-il, « il faut aller directement à l'essentiel et présenter le message évangélique dans toute sa hardiesse en invitant franchement à entrer dans l'Eglise et à vivre en fils soumis. » D'autres « ...préconisent de travailler de concert avec les incroyants, sans chercher à faire du prosélytisme, mais en les déconcertant peu à peu par le témoignage silencieux d'une vie toute remplie de la charité du Christ afin de les amener progressivement à découvrir que les idéaux humains qui les passionnent peuvent être transposés à un plan supérieur ouvert à la transcendance ». Enfin, dans un troisième groupe, beaucoup « ...estiment que la masse ne pourra vraiment être atteinte que si l'on réussit à rechristianiser les institutions et les milieux de vie... »

Certainement, à voir les choses telles qu'elles sont, les chrétiens au sens apostolique sont plus sensibles les uns à une méthode, les autres à une autre ; ce qui justifie la classification. Mais, prise dans son ensemble, l'A. C. qui entend organiser l'apostolat des laïques et lui faire rendre son maximum, choisit tout à la fois et admet, en son sein, des représentants de tous les efforts. Elle voudrait même que chaque chrétien soit si com-

stratégiques et tactiques de tout premier ordre. » (S. S. Pie XII, Aux hommes de l'Action Catholique Italienne, le 12 oct. 1952, *D. C.*, 2 nov. 1952).

[2] Cf. Les remarques du cardinal Suhard à ses prêtres, *L'Union*, nov. 1947, p. 27-28.

[3] *Les Unions paroissiales dans l'apostolat contemporain*, p. 12.

[4] Au ch. III *Ouverture au monde moderne : une théologie du laïcat, de l'histoire et des réalités terrestres*, p. 57.

plet que, suivant les circonstances, il puisse porter témoignage aussi bien par la parole que par l'exemple et l'action de milieu. Concrètement, pour être efficace, elle doit distinguer des tâches diverses et s'organiser en différentes branches et mouvements, comme nous le verrons bientôt. C'est précisément pour ne laisser échapper aucune des formes possibles d'apostolat. Ce faisant, elle est apte, en effet, à répondre à tous les besoins du monde moderne ; ce qui fera l'objet de notre prochaine étude.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

Sixième et neuvième commandements de Dieu

V

OBLIGATION DE LA CHASTETÉ ET ÉTATS DE VIE

Nous couronnerons aujourd'hui nos entretiens sur les 6e et 9e commandements de Dieu, en considérant l'obligation de la chasteté dans les différents états de vie dans lesquels l'homme est appelé à passer sur terre : la vie conjugale, la vie du célibat dans le monde, la vie ecclésiastique ou religieuse. Puisse cette dernière considération nous donner encore une plus grande estime pour la belle vertu de pureté et une horreur plus vive du vice impur !

I. — *Chasteté et état du mariage*

Le rôle de la chasteté dans l'état du mariage est tracé à la fois par les propriétés essentielles de cet état et sa fin principale.

Les propriétés essentielles du mariage on le sait, sont l'indissolubilité et l'unité. A ce double point de vue la chasteté conjugale proscrit toute faute charnelle qui serait une négation de l'une ou l'autre propriété. Est-il besoin de rappeler à des chrétiens combien il est regrettable qu'en certains pays — en France notamment — la loi civile autorise le mariage des personnes divorcées ? Quels que soient les motifs invoqués pour favoriser ces unions, l'Eglise, gardienne de la morale du Christ, ne peut que les réprouver et considérer comme de véritables adultères les relations de ceux qu'elle ne peut tenir pour époux légitimes. Vivant en état de péché public, les divorcés remariés ne peuvent ni recevoir les sacrements tant qu'ils vivent en cet état, ni même après la mort, s'ils n'ont pas exprimé de repentir, recevoir la sépulture chrétienne.

Mais, à côté de ce manquement pour ainsi dire officiel à la loi d'une chaste fidélité, que de fautes, plus ou moins secrètes, peuvent être commises ! En certains milieux mondains, on n'hésite pas à afficher des relations condamnables que le monde juge avec indulgence, sinon avec complaisance. De telles mœurs sont indignes d'une société chrétienne ; aucun disciple du Christ ne devrait même sourire des récits que les magazines à la mode font à leurs lecteurs d'aventures de ce genre.

Aux époux fidèles, la chasteté impose encore sa loi, au nom de la fin principale du mariage. L'union de l'homme et de la femme doit être une union féconde ; les époux ne peuvent donc en sûreté de conscience apporter volontairement un empêchement positif à cette fécondité. Tout n'est donc pas permis dans le mariage et la limitation volontaire des maternités trop nombreuses — quelquefois ce peut être un devoir — n'est moralement justifiée que par une continence tout au moins périodiquement observée, mais jamais par un détournement volontaire des sources de la vie.

II. — *Chasteté et célibat dans le monde*

Nous l'avons rappelé dans le précédent entretien : c'est la loi divine, naturelle et positive, qui impose aux célibataires, même vivant dans le monde, l'obligation d'une vie chaste, et nous avons dit que la chasteté était possible avec la grâce de Dieu et l'emploi des moyens naturels et surnaturels suggérés par la prudence et par la foi.

Nous ne revenons aujourd'hui sur le sujet que pour condamner avec plus de force l'indulgence excessive avec laquelle le monde et même certains éducateurs jugent les écarts de conduite de la jeunesse. « Il faut, dit-on, que jeunesse se passe ». Mais non ! ce qu'il faut c'est une jeunesse chaste, préparée par une enfance et une adolescence chrétiennement formées ; et nous touchons ici du doigt la nécessité de l'éducation chrétienne. Que de dangers guettent nos jeunes gens et nos jeunes filles dans les centres universitaires ! Aussi devons-nous, dans nos familles déjà, les prémunir contre les périls qui les attendent, et, par le soutien que nous apporterons aux œuvres de préservation organisées un peu partout, leur procurer le moyen de persévérer et de demeurer chastes pour préparer dans l'avenir des foyers chrétiens où la chasteté conjugale sera la reine qui commande.

Est-il besoin de dénoncer ici l'immoralité des unions libres, passagères ou définitives ? La loi de la chasteté s'impose d'une façon absolue aux célibataires : ou bien qu'ils se marient, ou bien qu'ils gardent la continence.

III. — *Chasteté ecclésiastique ou religieuse*

Si, pour les célibataires, la loi de la chasteté s'oppose à la fécondité humaine, elle est, pour eux, soit dans le monde, soit surtout dans un état de vie supérieur, un gage de fécondité spirituelle incomparable. L'Eglise l'a si bien compris qu'elle a imposé à ses prêtres, tout au moins dans le rite latin, et à ses religieux, la continence absolue avec le vœu de chasteté perpétuelle. Et c'est ici que nous touchons pour ainsi dire du doigt cette source de fécondité spirituelle qu'est la chasteté chrétienne. Dégagés des obligations d'une famille terrestre, le prêtre, le religieux ou la religieuse peuvent se dévouer, sans arrière-pensée, au bien spirituel de leurs frères, à l'extension du règne du Christ sur la terre, au salut des âmes. Récemment encore, notre St-Père le Pape rappelait cette fécondité de la chasteté sacerdotale et religieuse et la grande

estime que les fidèles doivent témoigner à son égard.

Entrez donc dans ces sentiments qui répondent bien aux vœux de Jésus-Christ lui-même, montrez à vos prêtres et à vos religieux l'estime et l'affection filiales qu'ils méritent : ils ont renoncé aux joies de la famille pour devenir vos « pères spirituels » ; soyez leurs fils dociles et reconnaissants.

Conclusion

Dans ces instructions sur le 6e commandement, nous avons surtout envisagé le devoir de la chasteté, pour mieux faire comprendre l'horreur que doit inspirer la faute — quelle qu'elle soit — d'impureté. Mais, vous le savez, l'homme, même le plus chrétien, est fragile et, depuis que le monde existe, c'est la faute d'impureté qui a fait le plus de ravages Tout en exprimant notre haine notre dégoût d'une telle faute, sachons nous-mêmes être prudents en ce qui nous concerne, indulgents vis-à-vis des pécheurs. Condamnez avec force le péché lui-même ; mais accueillez avec indulgence le pécheur. L'exemple donné par Jésus-Christ pardonnant à la femme adultère vous le suggère. Priez, mortifiez-vous pour aider les autres à se relever de fautes qui sont surtout des fautes de faiblesse. Et enfin, pères et mères de familles qui m'entendez, donnez à vos enfants, garçons et filles, des habitudes chrétiennes de prudence et de travail qui les garderont purs. Souvenez-vous, en toutes choses, de la béatitude promise par Jésus : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » (Mat., v, 8).

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XLIII

L'ONCTION DES MALADES

Pour trouver une onde pure, il faut aller à la source ; c'est précisément ce que nous propose le *Directoire,* quand il nous invite à revoir notre conception des sacrements à la lumière du pur Evangile. Ainsi l'Extrême-Onction, dont on a fait parfois comme un spectre plus ou moins redoutable est une délicate et touchante attention du cœur de Jésus ; nous l'avons vu la fois dernière ; quelle doit être en conséquence l'attitude du malade et celle de son entourage en face de ce sacrement ? Ce sera l'objet de notre instruction d'aujourd'hui.

I

Le premier devoir du malade c'est, peut-on dire, d'entrer dans le jeu. C'est-à-dire ? Que la vie humaine est un grand jeu, qui avait pris le départ magnifiquement au paradis terrestre, mais bien vite le démon est survenu qui a jeté le trouble, et ce fut l'échec lamentable que vous connaissez. Puis le Christ est venu, le Messie promis, l'envoyé du Père, et une nouvelle partie s'est jouée, où le démon est apparu à nouveau ; mais après un échec total au jour de la tentation de Jésus au désert, il y eut le demi-triomphe du Vendredi Saint par la mort du Christ, et enfin le triomphe de Notre-Seigneur sur le démon, sur la mort, et sur le péché par la Résurrection.

Les principes étant posés, et la route tracée, le jeu se continue par l'Eglise ; incarnant le Christ en chacun de ses membres, l'Eglise poursuit sa mission qui est de glorifier le Père en conduisant vers lui les âmes. Et ce grand jeu c'est toute la liturgie et toutes les fêtes au long de l'année et les sacrements et l'enseignement et la formation morale et spirituelle.

Et ce jeu se poursuit sous la forme d'un pèlerinage, d'un voyage qui se peut aisément comparer au retour des Israélites autrefois, sous la conduite de Moïse, vers la terre de Chanaan. Entrer dans le jeu, c'est accepter cette réalité, ne pas se raidir, encore moins se révolter ; entrer dans le jeu, c'est chercher à comprendre, à saisir tout ce qu'il y a de beau, d'exaltant dans les promesses de vie éternelle, qui nous sont faites ; entrer dans le jeu, c'est se faire une mentalité de « voyageurs » qui peuvent bien admirer au passage, voire même cueillir quelques fleurs, mais qui ne perdent pas de vue qu'ils vont ailleurs et qu'ils passent ; entrer dans le jeu, c'est chercher un épanouissement progressif et raisonnable et spirituel à la fois où l'âme s'enrichit d'autant puisqu'elle se dépouille davantage des vanités de ce monde, et se débarrasse de ce qu'on pourrait appeler les bagages inutiles.

Jésus a tellement insisté en son Evangile sur ces réalités ; il a multiplié les avertissements, les consignes, les paraboles touchant la mort et les fins dernières et le jugement : heureux, dit-il, le serviteur fidèle que son maître quand il viendra trouvera vigilant ; il lui dira « entre dans la joie de ton maître » et le faisant asseoir il le servira lui-même (Luc, XII, 37).

Entrer dans le jeu c'est encore, par une discipline personnelle et par les sacrements, faire de plus en plus corps avec ses frères dans une charité fraternelle efficace, avec le Christ par la grâce, avec Dieu par le Christ. Entrer dans le jeu, c'est enfin militer dans les rangs de l'Action Catholique, porter un témoignage, tracer un sillon, être un entraîneur vers Dieu.

Et si ensuite la maladie survient, si la mort s'annonce plus ou moins selon la gravité de la maladie, pourquoi avoir peur ? Certes, s'il faut réellement franchir la porte étroite de la mort, c'est un moment dur à passer, mais la présence du Christ, dans un sacrement spécialement institué pour ce dur passage, doit être plus désirée et aimée que redoutée.

Reste, hélas ! que beaucoup ne sont pas entrés dans le jeu ; ou du moins pas autant qu'il a été dit ; pour eux cependant, comme dit le *Directoire,* il y a des grâces d'état ; Dieu n'a pas coutume d'abandonner ses enfants.